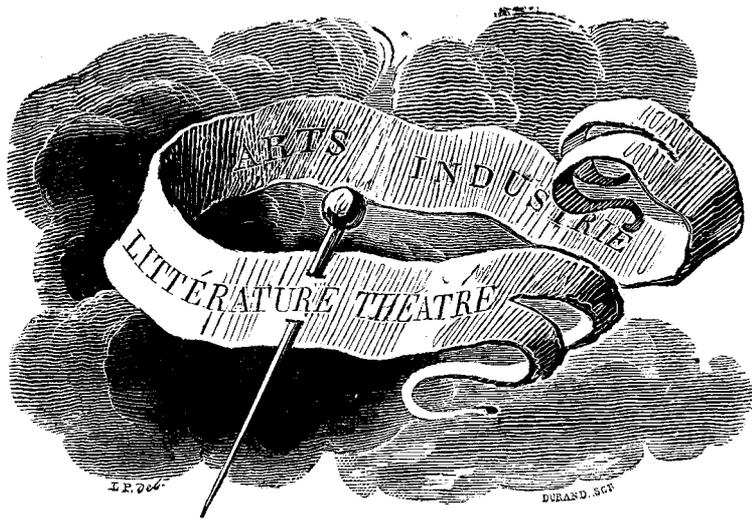


N° 39.

1<sup>re</sup> Année.

L'ÉPINGLE paraît le Jeudi et le Dimanche. Le prix de l'abonnement, qui se paye d'avance, est de 6 fr. pour 3 mois; 11 fr. pour 6 mois; 20 fr. pour l'année; 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Le prix d'insertion des annonces est de 20 c. la ligne, et 15 c. pour MM. les abonnés.



JEUDI

4 Juin 1835.

ON S'ABONNE, à Lyon, au bureau du journal, rue de la Préfecture, n. 6, et aux librairies de MM. Baron, rue Clermont; Louis Babeuf, rue St-Dominique, et Chambet fils, quai des Célestins.

A PARIS, à l'Office-Correspondance, rue Notre-Dame-des-Victoires, n. 18.



## L'ÉPINGLE,

Journal de Lyon.

### Chronique théâtrale.

Deuxième début de M. GRANDEL; les trois Chanteurs Français; M. SMITT.

Dans la situation où se trouvent la comédie et le drame au Grand-Théâtre, il est difficile à un débutant de l'emploi des jeunes premiers, de choisir un rôle convenable dans le répertoire; les principaux sujets représentés un instant par des débutans qui n'ont pas réussi, sont encore à remplacer; force a été à M. Grandel de prendre ce qu'il a trouvé, et son deuxième début a eu lieu dans *le Jeune Mari*.

Nous sommes loin de partager l'opinion émise par un journal de cette ville sur le compte de M. Grandel; nous avons remarqué en lui, un débit juste et sans prétention, une intelligence parfaite de la scène, et surtout celle de son rôle. M. Grandel débarrassé de l'enrouement accidentel qui avait gêné son premier début, n'a pas un organe très-étendu, il est vrai; mais sa voix a de l'âme et quelquefois d'heureuses intonations. Nous croyons qu'un troisième début dans le drame assignera d'une manière positive la place de cet artiste.

*Les trois Chanteurs Français*; et d'abord, arrêtons-nous sur cette désignation; ce sont *trois Français qui chantent* sans avoir la prétention de se dire ni musiciens, ni artistes; c'est déjà quelque chose; puis ils vous disent des chansonnettes piquantes ou des ballades origi-

nales, tout cela en français sur des airs français; on entend toutes les paroles, et qui plus est, on les comprend; rien de cela, vous le voyez, ne ressemble à certains de nos opéras, et voilà pourquoi on a applaudi les trois chanteurs Français. Quant à leur importance sous le rapport de l'art, la voici: ils ont le sentiment de la musique, beaucoup de goût et une heureuse sympathie d'ensemble; ces qualités là dispensent de s'occuper du volume et de la qualité de leurs voix. Les trois chanteurs Français seront applaudis partout, car partout ils feront plaisir.

Lundi, l'opéra de *Fiorella* a été rendu d'une manière remarquable. M<sup>me</sup> Dérancourt, dans le rôle de *Zerbine*, s'est montrée ce qu'elle est toujours, excellente chanteuse; dans *Fiorella*, M<sup>lle</sup> Bouvaret a laissé à désirer quelque chose sous le rapport du jeu; il faut peut-être en accuser la circonstance, une première représentation de reprise; en revanche, elle a chanté délicieusement. On doit des éloges à M. Fouché, qui pendant toute la pièce a rempli son rôle d'une manière remarquable; il a dignement concouru avec son chef d'emploi à l'ensemble de cette représentation. Le rôle de *Pietro* est un des plus heureux de l'intérim de M. Chardon; cet artiste a plus que du zèle hors de son emploi, il a de l'intelligence et quelquefois du talent. Il est impossible d'être plus comique et mieux à son affaire que M. André.

Après l'opéra, le concert vocal et instrumental: et d'abord, l'ouverture de la *Sémiramide*, dont l'exécution

a fait le plus grand honneur à l'orchestre de M. Crémont ; on pourrait cependant faire un petit reproche aux cors, qui ont un peu manqué leur partie. Est ensuite venu M. Smitt, chanteur italien, basse-taille de Bologne, comme disait l'affiche : il nous vient de très-bonnes choses de Bologne, à commencer par ses saucissons, mais cela ne fait rien au talent de M. Smitt, dont l'organe nous a semblé manquer de volume et de mordant ; sa voix est cependant pure et harmonieuse quelquefois ; M. Smitt serait bien placé dans les ténors graves.

Entre les morceaux chantés par M. Smitt, on a eu pour bonne fortune, un duo brillant de *Kummer*, exécuté par MM. Georges Hainl et Cherblanc ; ce duo a fait le plus grand plaisir, et l'on a applaudi à plusieurs reprises, la suavité et la précision des deux exécutans.

*Mardi.* Nous avons espéré que M<sup>lle</sup> Elisa aurait compris les sifflets et peut-être mieux encore le silence du public à sa dernière apparition, et qu'elle aurait renoncé au théâtre, à Lyon du moins. Nous aurions beaucoup de motifs à donner pour cette détermination, que M<sup>lle</sup> Elisa aurait dû prendre avant son troisième début, mais nous n'en émettrons qu'un seul ; M<sup>lle</sup> Elisa n'a ni jeu décent, ni voix passable. Qu'elle parle et plaise à certains yeux et pour certaines choses, cela est possible ; mais qu'elle ait la prétention de s'imposer au public sous le manteau de quelques claqueurs *inqualifiables*, et d'usurper une place à côté d'actrices estimées, qui ont acheté par l'étude et des sacrifices sans nombre une bienveillance honorable, ce serait par trop étendre certaines prérogatives : les grandes licences ne sont permises qu'aux grands talens ; celui de M<sup>lle</sup> Elisa n'a point de taille. Nous lui conseillons d'aller remercier M. Provence de l'extrême obligeance qu'il a eue pour elle, et qu'il n'en soit plus question. *Sancho-Pança* a dit : *Chacun son métier et les vaches seront bien gardées* ; nous renvoyons M<sup>lle</sup> Elisa à la lecture de *Don Quichotte*.

GYMNASE. *Le Père Goriot* continue d'attirer beaucoup de monde, chacun veut applaudir M. Barqui dans un rôle qui fait un si grand contraste avec son emploi ordinaire, et on l'applaudit chaque jour davantage. M. Adam, *en mauvais sujet*, est bien placé pour égayer ce petit drame de famille. On doit des éloges à M. Anatole pour la manière convenante et distinguée avec laquelle il rend le personnage du *chevalier de Rastignac* ; le jeu naturel et gracieux de M<sup>me</sup> Herdiska est au surplus bien fait pour l'inspirer.

Dans *Paul Clifford*, M. Alexandre est toujours applaudi ainsi que MM. Danguin et Cécicourt. L'ancienne pièce, *la Lune de Miel*, où M<sup>me</sup> Adam joue parfaitement le principal rôle, et dans laquelle M<sup>me</sup> Herguez rend avec bonheur le personnage de la baronne, nous a montré M. Alexandre parfait comédien sous l'habit de sabotier, comme sous celui de comte ; il est impossible de dire avec plus d'expression le couplet à effet. Nous sommes persuadé que M. Cécicourt n'a pas vu qu'il avait une perruque et un costume d'une propreté douteuse

pour le moins ; avis à M<sup>me</sup> Cécicourt, qui n'a rien de commun avec le talent de son mari, il est vrai, mais qui doit être compétente en matière de garde-robe.

A bientôt le bénéfice de M. Alexandre, l'acteur du public, quel qu'il soit, ou peuple ou fashionable, artiste ou bourgeois. La représentation sera riche si l'on en juge d'après l'annonce :

*Glenarvon ou les Puritains de Londres*, drame fourni par le théâtre de l'Ambigu, *Catherine ou la Croix d'Or*, vaudeville de MM. Melesville et Brazier, emprunté à la rue de Chartres, et *la Dugazon ou le choix d'une Maîtresse*, de M. Scribe et Duport, vaudeville pris au Gymnase de Paris.

Voilà pour tous les goûts : la salle sera comble, la bourse de M. Alexandre pleine, et le public satisfait.

#### RÉGÉNÉRATION DU DRAME.

« Le théâtre a besoin d'une régénération complète. » Cette phrase, vous l'entendez répéter dans tous les foyers, aux cafés, aux cercles, partout enfin où il se rencontre des gens s'initiant aux débats scientifiques, s'occupant de *littérature*, alors que pour la plus grande partie, ce mot est presque inintelligible. La foule elle-même, cette divinité brutale et capricieuse à laquelle tant de jeunes et vigoureux talens offrent leurs travaux et leurs veilles, la foule dans son jargon simple, mais expressif et vrai, semble exiger aussi cette révolution scénique. Et de fait, n'a-t-on pas raison ? N'est-ce pas chose ridicule et absurde que le drame de nos jours ? L'étranger qui vient au théâtre, soit pour juger des progrès de notre art, soit pour se distraire un instant, ne doit-il pas être cruellement désenchanté après avoir suivi, pendant deux ou trois longues heures, une action tissée d'horreurs et d'assassinats, après s'être perdu dans un cahos de crimes du milieu duquel ne surgit pas même une pensée de consolation et d'amour, capable de reposer l'âme de ce cauchemar pénible qui l'enveloppe et la serre ?...

Quand à minuit il faut évacuer la salle de spectacle, le peuple se retire triste et pensif, sans un redoublement de vertu, sans une de ces inspirations saintes et spontanées qui s'emparent ordinairement des cœurs impressionnables. Pourquoi ! parce que le drame, aujourd'hui, ne renferme aucun but moral. Les auteurs d'à présent visent à l'effet, rien de plus ; peu leur importe qu'il y ait profit pour l'âme, s'il y a distraction pour les yeux. Ils manient le parricide comme un hochet d'enfant : ils se jouent avec l'adultère et le meurtre ; savent parer chacune de ces atrocités de la pompe d'un style chaleureux et énergique : puis, les jettent au public qui, n'ayant rien de mieux à recevoir, leur donne en retour applaudissemens et bravos.... Petit triomphe!...

Deux hommes seuls ont compris ce qu'il fallait au théâtre. Tous les deux sont allés chercher les émotions de leurs drames dans les passions du cœur humain. Je parle de MM. Alexandre Dumas et Victor Hugo.

Le premier nous les a peintes avec cette force d'imagination à lui seule toute particulière. Le second les entoure d'une poésie tantôt douce, tantôt terrible; il s'égaré quelquefois pour trop chercher à éblouir. Les drames Dumas de sont allés à l'esprit du peuple, comme à celui des grands, simples et faciles pour tous. Ceux de Victor Hugo réveillent les sympathies les plus ardentes, mais souvent ne sont pas compris de la foule qui, par cela même, ne peut participer au noble but du poète. Cette petite digression, en faveur de nos deux puissances dramatiques, ne doit pas faire oublier les autres dramaturges. Il en est qui ont un véritable talent. Nous conseillons à ceux-là d'imiter MM. Dumas et Hugo, sinon dans leur genre d'écrire, la chose est impossible, mais au moins dans l'idée qui les fait agir : instruire au théâtre. Voici ce que tous doivent se proposer. C'est une mission grande et belle, quand la rempliront-ils?... \*

ALPH. L.

\* Nous sommes heureux de mettre sous les yeux de nos lecteurs cet aperçu assez juste dû à la plume de notre ancien et tout jeune collaborateur lyonnais, l'auteur du drame *supplémentaire* au Grand-Théâtre, *Hector de Saveuse*, et maintenant rédacteur d'un journal littéraire de Paris, l'*Agent Dramatique*.

Un drame nouveau, ayant pour titre : *Jeanne de Flandre*, vient d'être représenté à l'Ambigu-Comique; cet ouvrage qui fait le plus grand honneur à la plume de M. Victor Herbin, a obtenu un véritable succès; nous le signalons surtout à cause de la part qu'y a prise une jeune actrice, lyonnaise, M<sup>lle</sup> Mathilde dont nous aimons à publier la gloire naissante.

Voici comment s'exprime à ce sujet un journal de Paris :

« On ne pouvait mieux choisir en prenant M<sup>lle</sup> Mathilde pour jouer le rôle de la jeune sœur, tendre, généreuse, aimante, figure d'ange placée à côté du vieillard pour le défendre. M<sup>lle</sup> Mathilde est peu connue encore; aux auteurs de *Jeanne* la satisfaction d'avoir révélé au public un frais et gracieux talent. M<sup>lle</sup> Mathilde a de l'âme, de la sensibilité, des larmes, sans exclure pourtant l'énergie du jeu; nous la croyons appelée à de beaux succès. Le public a senti et apprécié les nombreuses qualités de cette jeune actrice, et le lui a prouvé par des bravos. »

Le même journal, en parlant du *Cromwell* de M. Cordelier-Delanoue, cite le *Cromwell* de M. Louis, représenté à Lyon, il y a déjà quelque temps, et qui obtint comme on peut se le rappeler un succès remarquable. Tout en émettant le vœu de voir ce drame représenté sur un théâtre de la capitale, le journal dit qu'on n'écoute guère à Paris une voix qui arrive de Lyon : nous croyons que ces mots cachent un sens en dehors de l'art dramatique, dont les productions, de quelque lieu

qu'elles viennent, doivent être accueillies et jugées à Paris comme ailleurs. Le *Cromwell* de M. Louis aurait au surplus pour lui la faveur déjà justement acquise du public lyonnais; c'est bien quelque chose, si l'on se rappelle que ce public fut le premier qui jugea Molière, et l'applaudit à la fois comme auteur et acteur dans sa comédie de l'*Étourdi*.

## De l'Acteur en province.

PREMIER ARTICLE.

Vous êtes-vous quelquefois trouvé dans une de ces villes de province où l'on ne lit au café que le *Constitutionnel*, où la monotonie de la semaine n'est rompue que par l'oisiveté empesée du dimanche, où tout est marchand et marchandise, où l'on ne rencontre dans les rues étroites que quelque chien de boucher dévorant un os, ou le chat de la vieille dévote du coin, qui rentre à votre aspect par la lucarne de la porte et court se réfugier sous la robe noire de sa maîtresse?

Si vous êtes resté quelques jours dans une de ces villes, vous avez dû maudire l'esprit d'égoïsme et de médisance, ce roi des départemens, qui force chacun à rester chez soi, et fait que vous, voyageur bénévole et inoffensif, vous passez dans l'ennui le plus apathique un temps qui pouvait être si bien employé!... Vous vous êtes dit : Si du moins il y avait un théâtre, cette longue soirée d'hiver s'écoulerait plus vite; j'entendrais une harmonie plus douce que le sifflement aigre du vent qui ébranle mes volets; de plus suaves chansons que celles du menuisier d'en face, avec des accompagnemens plus mélodieux que des coups de rabot et de hache. Mais en vain vous vous plaignez, en vain vous vous retournez dans la gênante cité, comme un moribond dans son lit de douleur, il faut vous résigner et attendre.

O surprise! un beau jour une mince affiche se présente soudain à vos yeux; honteuse, elle semble se cacher dans l'angle d'une obscure maison, et vous lisez : *Avec la permission de M. le maire, la troupe de... aura l'honneur, etc., etc.*, et vous sautez de joie, vous êtes sur le point d'embrasser la bienheureuse pancarte, vous avez enfin un peu de bonheur, et vous courez prendre un billet au bureau.

Mais quel désappointement! dans la salle de spectacle, petite et jolie, il n'y a pas encore trente personnes réunies, et dans ce nombre figurent à la première galerie et sur un même rang les vingt-quatre sous-lieutenans de la garnison, longue chaîne d'insoucians oisifs, toujours le rire sarcastique sur les lèvres, et gaspillant de ville en ville les plus belles années et les plus jeunes illusions de leur vie. Vous êtes venu trop tôt, pensez-vous, et vous vous glissez le long de la banquette vide pour prendre des informations à l'autre bout, auprès du seul être que vous puissiez interroger, dans la par-

tie inférieure de la salle. — « Comment, on a déjà joué une pièce, répliquez-vous plein d'étonnement, et pas plus de monde que cela!... »

Malheureux artistes, me dis-je en regagnant lentement ma place, et levant les yeux vers les loges pour m'assurer si je ne faisais pas un rêve; pauvres artistes, répétai-je en m'asseyant, et je me livrai à mes tristes réflexions sur l'état de stagnation et d'indifférence où sont tombés les arts en province. Enfin, aux sons discordans de deux violons, d'une basse, d'une clarinette et d'un cor, la toile se leva.

On jouait la *Seconde Année*, ce léger vaudeville du moderne Marivaux. Les pauvres acteurs s'acquittèrent de leurs rôles comme s'il y eût eu un millier de spectateurs; l'actrice changea trois fois de costume, et chacun de ses vêtemens se surpassait en goût et en fraîcheur. Mais, efforts superflus! la salle restait vide et muette; quelques mains applaudirent.

On donna ensuite *la Marseillaise*, car M. Scribe maintenant court le monde. Aux lieux où l'on tremblait devant Napoléon, on rit devant M. Scribe. La bulle de savon va aussi loin que le boulet; mais le vent efface la première et ne peut rien même sur la trace du second.

Le même silence et la même solitude accueillirent *la Marseillaise*; ils n'étaient interrompus que par les allées et venues des messieurs de la première galerie; enfin la toile baissa et chacun rentra.

Moi seul alors je souffrais; oui, je souffrais en songeant à ces malheureux acteurs venus de loin, et pour recueillir le mépris; car c'est le mépris que cette indifférence pour l'art dramatique. Et comprenez-vous le mépris pour ce qu'il y a de plus élevé, de plus digne d'admiration dans la nature humaine! le mépris pour ceux qui usent toute leur vie afin de fournir quelques émotions douces de plus à la nôtre; qui, après tant de jours et de nuits de travail, se présentent à nous pour voir leur offrande rebutée! Figurez-vous des hommes ayant poli et repoli une œuvre, et qui, lorsqu'elle est achevée, et qu'ils espèrent toucher la récompense de leurs efforts, la voient tout-à-coup, non pas brisée, foulée aux pieds, ce ne serait rien; mais dédaignée! Oh! le dédain, l'indifférence, c'est plus qu'un soufflet pour l'artiste: c'est l'art tout entier, c'est son Dieu, c'est Molière, c'est Shakespeare renversé de son piédestal, le front dans la fange, souillé par la honte et l'injure de ceux qui passent!

Après cela, que lui reste-t-il à faire, à l'artiste? Comme Chatterton, il n'a plus qu'à se taire et à prier Dieu! Et l'acteur se tait, dévorant silencieusement son affront, et emporte ses pénates dans une terre plus pieuse et plus hospitalière; il les supplie de le guider dans sa course vagabonde, et de verser dans son âme le feu sacré de l'inspiraton; il part heureux, s'il ne meurt pas de faim avant d'avoir trouvé des âmes capables de comprendre la sienne et de s'élaner vers elle; il fuit, le malheureux artiste! *Que Dieu guide le pauvre exilé!*

(*Revue du Théâtre.*) J. BORDES DE PARTONDERY.

M. Rousseau qui laisse d'honorables souvenirs sur la scène du Gymnase, est parti pour se rendre à Toulouse, où il est attendu pour occuper l'emploi de jeune premier, laissé vacant par M. Grandel.

Nous félicitons sincèrement le théâtre de Toulouse sur cette heureuse acquisition, M. Rousseau est acteur chaud, intelligent, rempli de zèle et de moyens pour soutenir cet emploi, sa tenue remarquable et ses manières distinguées lui garantissent, à Toulouse, les succès qu'il a obtenus à Lyon.

### PROCÈS NORMAND.

Des chasseurs de Rouen avaient eu la bonne fortune de rencontrer un cerf dans la forêt de Brothonne; l'animal, se trouvant forcé, cherche un refuge dans les eaux de la Seine; chiens et chasseurs n'hésitent pas à poursuivre leur proie, les uns à la nage et les autres à l'aide d'une embarcation. En cet instant un chasse-maree descendait la rivière, toutes voiles dehors; le capitaine, qui voit la position critique du pauvre animal, le prend et le dépose à son bord; les chasseurs le réclament, le marin le refuse: de là contestation, et enfin procès. C'est le juge de paix de la Bouille qui sera appelé à décider à qui doit être adjugé l'animal en litige. Dieu veuille que cette affaire n'ait point à parcourir d'autres juridictions!

## La Pologne.

Scènes historiques, monumens, monnaies, médailles, costumes, armes, portraits; sites pittoresques, châteaux, édifices, églises, monastères; curiosités naturelles; peinture de mœurs, costumes, cérémonies civiles, militaires et religieuses, danses; contes, légendes, traditions populaires; géographie, statistique, esquisses biographiques, éphémérides; littérature, poésie, beaux-arts, musique.



RÉDIGÉE PAR UNE SOCIÉTÉ DE LITTÉRATEURS,

Sous la direction de

LÉONARD CHODZKO.

60 LIVRAISONS

De chacune 8 pages, ou 16 colonnes de texte grand in-8o,

ORNÉES DE GRAVURES SUR ACIER.

6 SOUS LA LIVRAISON.

On souscrit à Lyon chez tous les Libraires et au bureau de l'ÉPINGLE.

### RESTAURANT.

GRANDE RUE MERCIÈRE, N° 56, AU FOND DE L'ALLÉE.

On sert à toute heure à la carte et au prix fixe: dîner à un franc vingt centimes, composé de potage, trois plats, dessert, demi-bouteille, pain, et à un franc cinquante centimes, la bouteille entière; déjeuner à quatre-vingt-dix centimes, composé de potage, deux plats, demi-bouteille et pain. On loue des chambres garnies au jour et au mois; on donne des cabinets aux sociétés qui veulent être séparées, et on reçoit des pensionnaires.